

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 7

Artikel: "On ne badine pas avec la guerre"
Autor: Armor, Gilles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569935>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«On ne badine pas avec la Guerre»

«Un souvenir heureux est peut-être sur terre.
Plus vrai que le bonheur»
(Alfred de Musset)

et encore:

«On n'aime bien qu'une fois, c'est la première; les amours qui suivent sont moins involontaires».
(La Bruyère.)

Je venais d'avoir quatorze ans quand, au retour de l'exode, mes parents retrouvèrent leur petit pavillon de la banlieue parisienne occupé par quatre Allemands.

Devant ce nouveau désastre, maman pleurait et papa serrait les poings, tandis que j'examinais attentivement l'ennemi, avec un mélange de curiosité et d'effroi.

Après quelques démarches à la Kommandantur et quelques nuits passées à camper chez des voisins plus chanceux, le départ de trois Allemands nous permit de récupérer notre maison; mais une chambre demeurait réquisitionnée, et nous devions la laisser, pour une durée indéterminée, à la disposition du lieutenant Hanfstaengl.

Un nom que ma mère mit un point d'honneur à ne jamais prononcer convenablement, qui demeure encore pour mon père le symbole de l'humiliation, de la défaite . . .

Il avait évidemment choisi ma chambre, celle du rez-de-chaussée, et l'on me dressa un lit de camp dans un coin du salon. Maman, qui croyait fermement à la fable des poignets coupés, avait bien proposé de m'installer au premier, mais papa lui avait fait comprendre que je n'avais plus l'âge de partager leur chambre, et je fus ainsi séparé d'un étage de ma famille, isolé avec le lieutenant

Mes parents limitèrent toujours leurs rapports avec lui à quelques saluts glacés, en dépit des avances d'amabilité qu'il leur prodiguait et qu'ils attribuaient aux ordres de la propagande. Durant des mois, ma conduite fut calquée sur la leur et fût peut-être demeurée telle pendant les deux années de son séjour chez nous, s'il n'y avait eu Thésée.

Thésée était l'enfant chéri de la maison, un magnifique persan bleu, auquel nous ne pouvions faire admettre que la chambre du rez-de-chaussée était désormais zone interdite. Il s'y introduisait par la fenêtre, toujours entr'ouverte, et y demeurait des journées entières, ne se rappelant notre existence que lorsqu'il avait faim.

Maman eût préféré ne jamais revoir Thésée, plutôt que s'abaisser à demander quoi que ce fût au lieutenant. Ma fierté était moins ombreuse, ou mon amour pour le chat plus grand: un jeudi après-midi où

j'étais seul à la maison, je décidai d'entrer dans la chambre de l'Allemand pour y chercher mon vieux compagnon de jeu . . .

Il dormait, roulé en boule sur le lit, comme autrefois. J'étais un peu ému de retrouver mon domaine bouleversé par les habitudes d'un autre. Ma petite table était jonchée de livres en allemand, parmi lesquels je remarquai un grand volume sur la peinture, avec de belles reproductions en couleurs. Je vis, sur la table de nuit, le petit poste de radio qui, presque chaque soir, diffusait à travers la maison des concerts de musique symphonique qui exaspéraient papa. Sur la cheminée, deux visages inconnus me regardaient: une dame d'un certain âge qui devait être la mère du lieutenant, et un jeune soldat d'une vingtaine d'années, probablement son jeune frère. Cette dernière photo était dédiée et je lus: «Für Erik und auf immer. Kurt».

J'eus soudain la chair de poule en entendant une paire de bottes sonner contre le carrelage de l'entrée . . . Je n'avais pas encore eu le temps d'aviser que la porte s'ouvrait, livrant passage au lieutenant Hanfstaengl sanglé dans un uniforme agressif . . . Je ne sais si je rougis ou pâlis, mais je me sentis changer de couleur tout en balbutiant des excuses d'une voix que je voulais ferme et que j'entendais à peine.

Je devais être si pitoyable qu'il éclata d'un grand rire qui me le fit paraître aussitôt beaucoup moins redoutable. — Oui, dit-il, votre chat me fait de fréquentes visites. J'ai tout de même un ami, dans cette maison.

Son français était étonnamment pur, son accent insignifiant. Je ne l'avais jamais si bien vu; il ressemblait peu aux colosses blonds au crâne rasé que je croisais journellement dans le métro ou dans les rues. Son grand corps était mince et élancé et, si ses yeux étaient bleu des mers — tout à fait comme l'encre à stylo qui faisait fureur au lycée —, ses cheveux frisés étaient aussi bruns que les miens. Il pouvait avoir trente ans

Me voyant prêt à m'enfuir, il me retint:

— Non puisque vous êtes ici restez un moment, faisons connaissance.

Dans la situation où je m'étais mis, je ne pouvais qu'obéir. Je refusai une cigarette, mais ne sus résister à la tablette de chocolat qu'il m'offrit.

Il me demanda comment j'employais mon temps et je lui appris que je suivais les cours d'un lycée de Paris, où j'avais commencé ma troisième . .

A son tour il se présenta: dans la vie civile, il était journaliste et s'occupait de la partie artistique d'un important journal de Munich. Mobilisé, il avait participé à la campagne de Pologne, puis à celles de Belgique et de France. Sa parfaite connaissance du français lui avait valu un poste envié à l'information . . .

— Je suis tellement heureux de retrouver Paris où j'ai fait mes études, il y a quelques années déjà. Quelle ville extraordinaire.

Il me tendit une seconde tablette de chocolat et continua:

— C'était votre chambre, n'est-ce pas? Voyez, j'ai changé très peu de choses, j'ai seulement apporté quelques objets personnels: des livres, ma radio . . . et les photos de ceux que j'aime . . . voici ma mère . . . le soldat est mon secrétaire au journal et mon meilleur ami. Il est actuellement à Varsovie, il a eu beaucoup moins de chance que moi. . .

Je me sentais mal à l'aise; je savais que mes parents allaient bientôt rentrer et j'imaginai leur stupeur s'ils m'avaient vu ainsi installé dans la chambre que maman parlait déjà de faire désinfecter, à écouter le lieutenant Hanfstaengl me raconter sa vie et à me gaver de chocolat allemand . . .

Il me laissa enfin prendre congé, mais ajouta :

— Il faut revenir me voir, j'aimerais parler avec vous . . . Je suis ici tous les soirs, je sors très peu. Nous écouterons de la musique . . . Et puis, vous aurez peut-être besoin de mon aide pour vos devoirs d'allemand? —

De nouveau il souriait . . . Je pensais impartialement qu'il était très sympathique.

Quand il me tendit la main, je ne pus lui refuser la mienne et quand il me demanda : « Nous sommes amis, n'est-ce pas? » je n'eus pas le courage de dire non . . .

Nous n'étions pas encore amis, et déjà nous étions complices. Je ne dis rien à mes parents de notre entrevue, mais je ne songeai pas non plus à retourner chez lui, comme il m'en avait prié. Il représentait trop encore pour moi le régime contre lequel je sentais monter de toutes parts, plus aveugle jour après jour, la haine de tout un peuple . . .

Ce premier hiver d'occupation avait été rude; les Français commençaient à comprendre que leurs épreuves seraient longues et pénibles. Et les mois passaient, monotones et déprimants . . .

Enfin, par une belle journée d'été où le temps lui-même semblait inciter à l'optimisme, ce fut le coup de théâtre : les armées d'Hitler avaient attaqué l'U.R.S.S. Il y eut des sourires dans les rues, entre inconnus, maintes bonnes histoires chuchotées concluant qu'« il » ne serait pas plus fort que Napoléon . . . et les espoirs français se tournèrent vers l'Est. —

Cependant, l'époque des vacances approchant, mes parents qui ne voulaient pas laisser une nouvelle fois la maison livrée aux caprices de l'occupant, décidèrent de m'envoyer seul chez une soeur de ma mère qui possédait une grande propriété en Sologne, en pleine forêt. A défaut d'amusement, j'étais certain de bénéficier d'un régime actif de suralimentation.

Certains de nos actes nous paraissent irréfléchis, incompréhensibles, parce que l'on n'a pas eu conscience de la lente évolution de notre être qui les préparait depuis longtemps . . . La veille de mon départ, quand je décidai subitement d'aller dire au revoir au lieutenant, je trouvai cela aussi stupide que d'aller me jeter dans la Seine; pourtant, je me demande encore si c'était uniquement par timidité que, lorsque je frappai à sa porte, mon coeur se mit à battre si fort?

Il ne parut pas le moins du monde surpris de me voir, et déclara :

— C'est bien, d'avoir mis le temps de la réflexion avant de revenir; cela a été un peu long, mais je savais qu'un jour vous le feriez. Puis, sans transition :

— Je m'appelle Erik. Quel est ton prénom?

A cet âge susceptible où j'avais tant envie que l'on me prît pour un homme, le tutoiement d'un aîné me vexait toujours profondément. Ve-

nant de lui, il me fit plaisir.

Ce fut au cours de cette soirée que tout ce qui nous séparait, tout ce qui m'avait empêché de revenir le voir plus tôt me sembla soudain sans importance. En l'écoutant, en le regardant, la vérité m'apparaissait enfin: j'avais envie, j'avais besoin de son amitié et je voulais la gagner, et la garder, en dépit de tout et de tous.

Au moment des adieux, il me dit en gardant ma main dans la sienne:

— Quand tu reviendras, en octobre, nous nous verrons souvent, n'est-ce pas? Il y a une chose qu'il faudra bien observer: toi et moi, nous ne parlerons jamais de la guerre, nous ferons comme si elle n'existait pas . . .

Ces vacances furent indiciblement ennuyeuses. Malgré les efforts prodigués par mon oncle et ma tante pour me rendre leur maison et leur pays agréables, j'épuisai vite les attraits de la forêt que je jugeai triste et trop calme. Et puis, dois-je dire que, déjà, quelqu'un me manquait?

Un mois avant la rentrée, j'écrivais à mes parents, leur rappelant que j'allais entrer en seconde et proposant d'avancer mon retour pour avoir le temps de bien préparer mon programme. Ravis de ce zèle qui ne m'était pas habituel, ils me permirent de rentrer.

Le voyage me parut interminable, et quand enfin j'arrivai chez nous, je trouvai notre maigre jardinet plus beau que la grande forêt.

Le soir même, je frappai chez Erik . . .

On raconte difficilement le bonheur, mais je n'oublierai jamais combien les mois qui suivirent furent heureux, combien ma solitude d'enfant unique fut tout à coup comblée par cette amitié inattendue et clandestine.

Chaque soir, après avoir, quitté mes parents, je passais une heure dans la chambre d'Erik, et j'en sortais ébloui. Je ne me lassais pas de l'écouter. Il me parlait des livres qu'il avait lus, de tout ce qu'il avait appris. Nous parcourions son Histoire de la Peinture et il m'initiait lentement aux arts plastiques. Nous écoutions sa radio et il édifiait les bases d'une culture musicale bien négligée jusque là. Grâce à lui, des noms comme Goethe, Bach ou Grönewald prenaient pour moi une valeur qu'ils ne devaient jamais perdre.

D'autres soirs, il me parlait de ses voyages à travers l'Europe, de Munich, sa ville natale, de la vallée du Rhin, la région d'Allemagne qu'il préférait, de la Grèce et de l'Italie qui eussent été les plus beaux pays du monde, s'ils avaient possédé Paris. Il me parlait encore de sa mère, qu'il adorait, et de son ami Kurt, mobilisé en Russie, qui lui écrivait fréquemment; mais, sur ce dernier, il ne s'étendait jamais longtemps. Voulait-il éviter, suivant une règle édictée par lui, d'aborder tout sujet pouvant, de près ou de loin, nous rappeler la guerre? Ou avait-il deviné que, secrètement, je n'aimais pas tellement qu'il me parlât de Kurt?

L'admiration profonde que je ressentais pour ce garçon qui savait tout, connaissait tout, avait tant lu, tant retenu et avait sur toutes choses une opinion personnelle, amusante ou passionnée, fut, pour mon travail de classe, un excellent stimulant. Je cessai d'être l'élève consciencieux et un peu terne que j'avais toujours été, pour animer mes études avec plus que de la fougue: une véritable ivresse d'apprendre.

Chacun s'étonnait de mes progrès mis, si mes dissertations devenaient audacieuses, mon professeur de lettres ne les appréciait pas toujours: celle où j'exposai qu'Andromaque était amoureuse de Pyrrhus, fils du meurtrier de son époux, fut lue publiquement comme un modèle des erreurs que peut commettre un élève à l'imagination trop romanesque.

Souvent, Erik parvenait à être libre le jeudi après-midi et, prétextant une visite au Louvre sous la conduite du professeur d'histoire ou une partie de cinéma avec des camarades — j'apprenais ainsi à mentir avec une facilité qui me stupéfiait — je le retrouvais à Paris.

Par les yeux de cet étranger, je découvrais, avec des années d'avance, la beauté sentimentale de ma ville qu'il aimait tant. J'eusse bien surpris mes condisciples en leur vantant l'abside de Notre-Dame, quand le crépuscule la transforme en une mystérieuse forêt médiévale, la perspective unique des Champs-Élysées, ou la poésie touchante des bouquinistes et des petites fleuristes de la Madeleine. J'appréciais aussi combien il était jeune et gai, quand nous passions des heures au zoo, à rire des facéties des singes ou des ours: en civil, avec son français si pur, on l'eût pris pour mon frère aîné.

Je me rappelle si bien le Paris de cette époque! Je crois que tous ceux qui l'ont connu ont éprouvé la même chose: on s'apercevait que la ville-lumière, la ville joyeuse et futile, la ville du luxe, plongée dans l'obscurité, la gravité et les difficultés matérielles de toutes sortes, n'avait jamais été plus belle, d'une beauté moins éclatante, sans doute, mais plus profonde, plus humaine, plus captivante . . . comme une femme vraiment belle l'est encore davantage sans le secours du fard et des bijoux, dans la plus sévère robe de deuil.

Car Paris souffrait, se souvenait, attendait et, si Erik et moi oublions la guerre, nous allions bientôt apprendre qu'il ne fallait pas badiner avec elle.

Mais parents m'autorisèrent à passer une soirée à Paris, où je prétendais être invité chez un camarade de classe. En réalité j'accompagnai Erik à l'Opéra où l'on présentait «La Walkyrie» dans le but avoué d'un rapprochement franco-allemand sous le signe de la musique.

Je crois que la propagande allemande enregistra peu d'échecs aussi spectaculaires que celui-là. L'immense salle, mal chauffée, n'était occupée que par des officiers allemands et des collaboratrices à l'élégance tapageuse qui garnissaient l'orchestre et par quelques mélomanes fanatiques qui peuplaient les galeries. Le reste du théâtre était vide, le public parisien boudait Wagner.

Mes sentiments étaient complexes. La quarantaine que mes compatriotes infligeaient au musicien allemand m'amusait et, bien qu'Erik eût eu la gentillesse à mon égard de s'habiller en civil, je m'en voulais sincèrement d'être là; mais la déception de mon compagnon me faisait de la peine . . . il remarquait, de plus, que l'opéra wagnérien était mal monté, que les musiciens et les chanteurs n'y donnaient pas le meilleur d'eux-mêmes. Pour lui, j'eusse souhaité que la salle fût pleine et le spectacle un triomphe.

Nous redescendîmes à pied l'avenue de l'Opéra plongée dans le black out. Quand nous arrivâmes devant la Comédie Française, le public sortait

du théâtre. L'affluence avait été considérable et l'on pouvait lire, sur le visage des spectateurs, cette sorte d'euphorie qu'y dispense un programme réussi.

Erik consulta l'affiche: on avait repris «Hamlet» . . .

Par mesure de prudence, mes parents avaient monté la T.S.F. dans leur chambre et, chaque soir, écoutaient en toute quiétude Radio-Londres.

De l'océan glacial à la mer Noire, l'avance allemande ne progressait plus que lentement. Un peu partout, des contre-attaques russes s'organisaient, certaines couronnées de succès. Les journaux de Paris avouaient que l'une d'elles, dans la région du Léninegrad, avait fait une centaine de victimes du côté allemand. Maman, l'oreille collée au poste, entendit à travers le brouillage le communiqué officiel de la «Pravda»: on évaluait à plus de deux mille le nombre des soldats allemands encerclés, anéantis par les combats, le froid et la faim. Elle accueillait toujours ces nouvelles par la même phrase: «Ils n'en tueront jamais trop.»

Quand j'entrai chez Erik, je le trouvai allongé sur son lit. Il tourna vers moi un visage infiniment triste et las et me dit simplement:

— J'ai reçu une lettre de la soeur de Kurt . . . Il a été tué dans un combat, près de Léninegrad.

Puis, sans attendre ma réponse:

— Sois gentil, laisse-moi. Ce soir, j'ai besoin d'être seul.

Cette douleur d'homme, digne et muette, me bouleversait. J'étais furieux de ne pas trouver les mots que j'aurais aimé lui dire et je songais que la mort de Kurt était la rançon de la victoire russe qui avait tant réjoui maman: «Ils n'en tueront jamais trop». Maman si bonne, si douce . . . qui pleurait quand les affiches rouges de la Kommandantur annonçaient des exécutions d'otages

Ce soir là, pour la première fois peut-être, je compris réellement ce que c'était que la guerre, et quels ravages elle faisait, et quelles tornades elle soulevait dans le coeur des hommes.

A la fin du printemps, une brusque poussée de croissance acheva de me transformer. Mon corps atteignit sa taille définitive, ma voix devint plus grave; j'abandonnai la raie sur le côté pour les cheveux en brosse et les knickerbockers pour mon premier pantalon; une fois par semaine, je dus emprunter le rasoir de papa.

Le soir, j'étais long à m'endormir et maman s'étonnait de trouver, le matin, mon lit bouleversé. Des images m'envahissaient, sur lesquelles j'imaginai d'étranges histoires dont le dénouement m'était toujours dérobé par un sommeil tardif mais dont le héros était toujours Erik.

Depuis la mort de Kurt, sa conduite envers moi changeait. Il m'observait parfois en silence pendant de longues minutes, puis m'accablait de questions dont la plupart m'embarrassaient: «Avais-je de bons camarades de classe? Y en avait-il un que je préférais aux autres? Avais-je déjà embrassé une fille?»

Il faisait aussi des projets: la guerre ne durerait pas toujours; quelle qu'en soit l'issue, il viendrait s'établir en France comme correspondant de presse; plus rien alors ne ferait obstacle à notre amitié.

Je ne recueillais plus comme un oracle la moindre de ses paroles.

Mon attention se détachait de ce qu'il disait pour se concentrer sur son visage . . . et je pensais qu'il était très beau.

L'été arriva et le jour de mes seize ans.

Pour cet anniversaire important, maman avait réuni une quinzaine de «J3»: cousins, cousines, enfants d'amis et de voisins, tous garçons boutonnières ou filles minaudantes, au milieu desquels je me sentais déjà un être à part . . .

Erik m'avait offert, la veille, l'Histoire de la Peinture Allemande que nous avions si souvent admirée ensemble. Ce livre somptueux, que j'allais être obligé de cacher pendant des années faute de pouvoir en expliquer la provenance, m'est toujours apparu comme le symbole de notre amitié.

Les invités partis, mes parents retirés dans leur chambre, j'allai, comme chaque soir, passer quelques instants près de lui. La chaleur était étouffante et, sous ma légère robe de chambre, je n'avais gardé que mon slip. Je trouvai Erik en pyjama, la veste largement ouverte sur une toison de poils drus et bruns.

Je l'amusai beaucoup en lui racontant la soirée. Il était très gai, je trouvais même qu'il riait un peu trop.

Quand je voulus me retirer, il me serra contre lui et m'embrassa sur le front:

— Je te souhaite un bon anniversaire, mon petit . . .

J'étais bien incapable d'analyser ce qui se passait en moi . . . Il y avait l'été et le vin que j'avais bu . . . il y avait mes seize ans et la chaleur de son corps presque nu, si près du mien . . . Mon visage arrivait à peine à son épaule, je n'eus qu'à incliner la tête pour poser mes lèvres sur sa poitrine.

Sa réaction resta longtemps pour moi une énigme: il me repoussa brutalement; dans ses yeux, il y avait une expression étrange, que je n'avais jamais vue

— Va t'en, maintenant, celà suffit . . .

Sa voix tremblait . . .

— Que sais-tu de moi, petit Français? Rien. Tu n'es qu'un enfant et nos pays sont en guerre, tu comprends? Tes parents sont là, à deux pas de nous . . . Mais ne me regarde pas de cet air stupide. Tu ne comprends donc rien?

C'était vrai. Je ne compris que des années plus tard que, ce soir là, il m'avait désiré de tout son être, qu'il s'était aperçu que ma confiance en lui était telle qu'il aurait fait de moi ce qu'il aurait voulu, mais qu'il avait préféré tout détruire pour ne pas influencer ce qu'il ignorait être ma véritable nature et, surtout, pour me laisser intacte la pureté d'un souvenir qui allait ensoleiller ma vie . . .

— Va t'en — répétait-il — tu ne m'en voudras pas toujours; mais ce soir va-t'en, je t'en supplie, je te l'ordonne . . .

Au risque de réveiller mes parents il criait presque, me poussant vers la porte, me secouant. Je crois qu'il m'aurait frappé, si ma surprise ne cédant brusquement à ma colère, je ne me fusse enfin esquivé en estimant

indispensable de lui lancer la première injure qui me vint naturellement à l'esprit: «Sale boche! . . .»

Dans mes dos, la porte claqua comme une gifle . . .

Les jours suivants — je le regretterai toute ma vie — par orgueil et par rancune j'évitai Erik et je partis en vacances sans l'avoir revu chez ma tante de Sologne. C'est là que je reçus une lettre de ma mère m'apprenant avec une joie non dissimulée, malgré la crainte de la censure, que je ne reverrai pas l'Allemand à la rentrée: volontaire pour le front de l'est, il avait fait ses adieux à mes parents, les assurant qu'il n'oublierait jamais son séjour en France. Devant tous, je dus manifester ma joie à l'idée de récupérer ma chambre, et déplorer le côté belliqueux de l'âme allemande, et boire ma part d'une bouteille de champagne que mon oncle avait solennellement débouchée, à la victoire de cette lointaine Russie . . .

Mais quand je me retrouvai seul, le soir, quand je pus loin de tous regards, enfouir mon visage sous les draps pour qu'on n'entendît pas mes sanglots, j'exhalai sans retenue, pendant des heures, mon dernier chagrin d'enfant et mon premier chagrin d'homme.

Je ne le revis jamais. Je sais qu'il a été tué quelque part, là-bas, en Russie . . . comme Kurt.

Plus rarement qu'autrefois, mais avec une signification plus profonde, certains soirs où je suis seul, j'aime feuilleter le livre qu'il me donna, seul souvenir que je conserve de lui. Mes doigts glissent sur l'épaisse toile grise de la reliure, puis tournent les pages une à une. A travers les portraits de Dürer ou d'Holbein, je crois parfois retrouver ses traits; quelque chose alors se noue dans ma gorge, quelque chose qui fait mal et ne peut même plus couler.

Sur la page de garde, il avait écrit mon prénom et le sien, puis une date: 23 juillet 1942.

Vient de paraître:

Jean Pommarès

La respiration avant de partir

Chronique d'un collègue

Nous n'avions pas encore un livre qui nous dise vraiment le passage de l'enfance à l'adolescence, de l'étonnement de vivre à l'appréhension de devenir. Il semble bien que le voici ce livre souvent rêvé, ce livre soudain écrit par un jeune poète, avec un frémissement et une sincérité qui ne se discutent pas. La figure de ce garçon de quatorze ans qui s'appelle Julien Versailles s'impose à nous, aussi claire que dans un miroir. Il faudrait être de parti pris pour ne pas accueillir l'apparition de ce garçon sur